

# L'ARLÉSIENNE

(suite)

*De la recherche et du chercheur, en général...*

## I - PASTORALE : LA NATURE DU CHERCHEUR

« Faire de la recherche, c'est d'abord, plutôt, de l'ordre de l'attitude intellectuelle. Être chercheur, c'est être modeste dans ses ambitions et c'est surtout ne pas vouloir prouver, mais, au



contraire, aborder les questions avec beaucoup de modestie, avec beaucoup de doute. Et se dire que ce qu'on va mettre en évidence est partiel nécessairement, et partiel forcément.

Autrement dit, à mes yeux, la recherche... « c'est forcément pour un militant, quelque chose de douloureux. » (G. Lerbet/J. Le Gal, *L'Éducateur* n° 2 du 30.11.84, p. 26).

Le propos de G. Lerbet soulève trois questions importantes concernant la recherche et le chercheur :

1. La modestie du chercheur.
  2. La validité scientifique d'une recherche.
  3. L'angoisse du militant/chercheur.
- Sur la modestie je serais plus nuancé. Je dirais que lorsqu'on fait de la recherche on doit être tout à la fois très modeste et très ambitieux.

Ambitieux parce que l'ambition est un moteur irremplaçable, et qu'on ne peut se lancer dans une recherche quelle qu'elle soit, sachant tout ce que cela implique de tension, de renoncement, d'effort, d'angoisse, de remise en cause de vérités que l'on tenait pour acquises, sans un projet ambitieux et dynamisant. Même si les résultats escomptés sont modestes. « Il est paradoxal, mais profondément vrai — et d'une importance pratique quotidienne — que

le moyen le plus prometteur pour atteindre un but n'est pas de poursuivre ce but lui-même, mais quelque but plus ambitieux encore, au-delà. » (A. Toynbee). Peut-être que cette ambition suprême du chercheur, c'est tout simplement faire de la recherche, et que ce projet est un projet en lui-même particulière-

ment excitant... Mais, par ailleurs, le chercheur doit savoir que son apport à la connaissance ne sera que « provincial », fragmentaire et périssable... Toute connaissance scientifique est par nature biodégradable. La pérennité touche aux dogmes, aux croyances, à l'idéologie, pas au discours scientifique. Toute connaissance scientifique est marquée aussi bien socialement qu'historiquement et donc présumée coupable de... relativité.



## II - INTERMEZZO : LA VALIDATION SCIENTIFIQUE

Passons donc à la question très délicate de la validation scientifique d'une recherche, d'une connaissance ou d'une théorie.

« La connaissance scientifique procède par élimination d'erreurs, mais non par accroissement de vérité. » (E. Morin : *Science avec conscience*, Fayard, 1982, p. 51). Le progrès de la connaissance est un jeu de la vérité et de l'erreur, en somme... et « en sociologie... la règle du jeu est beaucoup plus difficile à établir : la vérification expérimentale y est toujours engagée. L'idée que la vertu capitale de la science réside dans les règles propres à son jeu de la vérité et de l'erreur, nous montre que ce qui doit absolument être sauvegardé comme condition fondamentale de la vie même de la science, c'est la pluralité conflictuelle au sein d'un jeu qui obéit à des règles empiriques logiques. » (idem p. 38).

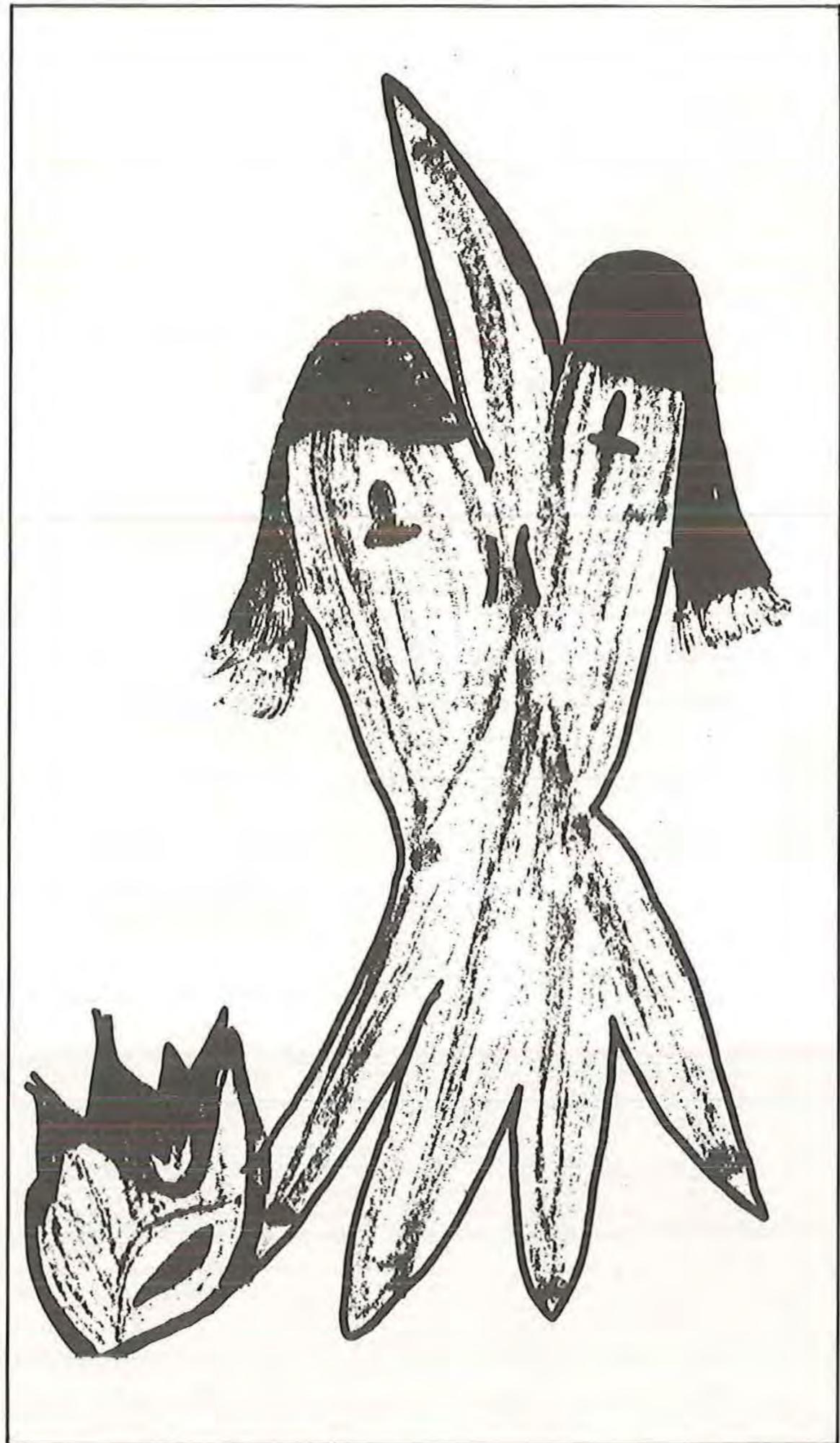
Autrement dit une connaissance est scientifiquement validée par le consensus des « blouses blanches »\* (les autres chercheurs)... Pour K. Popper une théorie scientifique est scientifique non pas parce qu'elle a prouvé sa vérité, mais parce qu'elle offre la possibilité aux observateurs ou expérimentateurs de pouvoir prouver sa fausseté (d'où l'importance de l'exposé minutieux de la méthodologie dans toute recherche puisque la réfutabilité des résultats obtenus partira de l'examen de cette méthodologie et de sa critique).

En cela le discours scientifique s'oppose par nature au discours idéologique (politique notamment) dont la logique est l'irréfutabilité. « Faire de la recherche c'est produire du savoir validé et frais (et non reproduire un savoir périmé), scientifiquement validé et socialement transmissible » dira, par ailleurs, de Conchy dans une intervention à l'université d'été de Cergy-Pontoise (4.07.85)... Enfin disons que la validation d'une recherche tient également à sa cohérence interne et externe (par rapport au système théorique de référence).

\* Paul Le Bohec préfère parler des blouses « arc-en-ciel » (celles des enseignants). Dont acte. Je voulais parler du consensus des chercheurs, quels qu'ils soient, bien sûr. Mais peut-être s'agit-il aussi du blues (bleu de travail...) du chercheur...

## III - MENUET : PORTRAIT DU CHERCHEUR EN ARTISTE, SUIVI DE LA RECHERCHE DANS TOUS SES ÉTATS

Au départ de toute recherche, il y a une angoisse, et cette angoisse n'est pas un frein mais un moteur (comme l'ambition). C'est parce que le chercheur se pose des questions, doute



des réponses apportées jusqu'alors à ces questions, qu'il va se placer dans une démarche de recherche, soit pour répondre directement aux questions qu'il se pose, soit pour en reposer d'autres, plus pertinentes, sur le même problème, le recadrer en quelque sorte... On ne peut être chercheur si l'on est bardé de certitudes, de convictions. C'est en cela que le chercheur diffère profondément du militant, même s'il peut jouer les deux rôles. D'où la difficulté évoquée par G. Lerbet (cf. supra) à être à la fois militant et chercheur, ces deux fonctions étant antagonistes. Mais si le chercheur rend le militant moins « percutant », plus « dubitatif » (1), le militant étant par nature une personne de convictions, il le rend aussi plus complexe, et donc plus humain...

Producteur de savoir (écrit) le chercheur est surtout un grand consommateur du savoir produit par les autres. Il faut énormément de consommation d'informations (lectures, confrontations etc.) pour pouvoir produire une toute petite parcelle de savoir neuf et original. Mais, si le chercheur est fécond et persévérant, la spirale de consommation s'inversera et le savoir qu'il produira à son tour irriguera la production de savoirs des autres chercheurs, restructurera des savoirs anciens dans de nouvelles perspectives. Nous avons là un double mouvement de spirale : une spirale englobant des savoirs de tous bords et convergeant vers un point central, noyau ténu et fragile, où s'effectuera une synthèse (au sens chimique : deux éléments se combinant pour en former

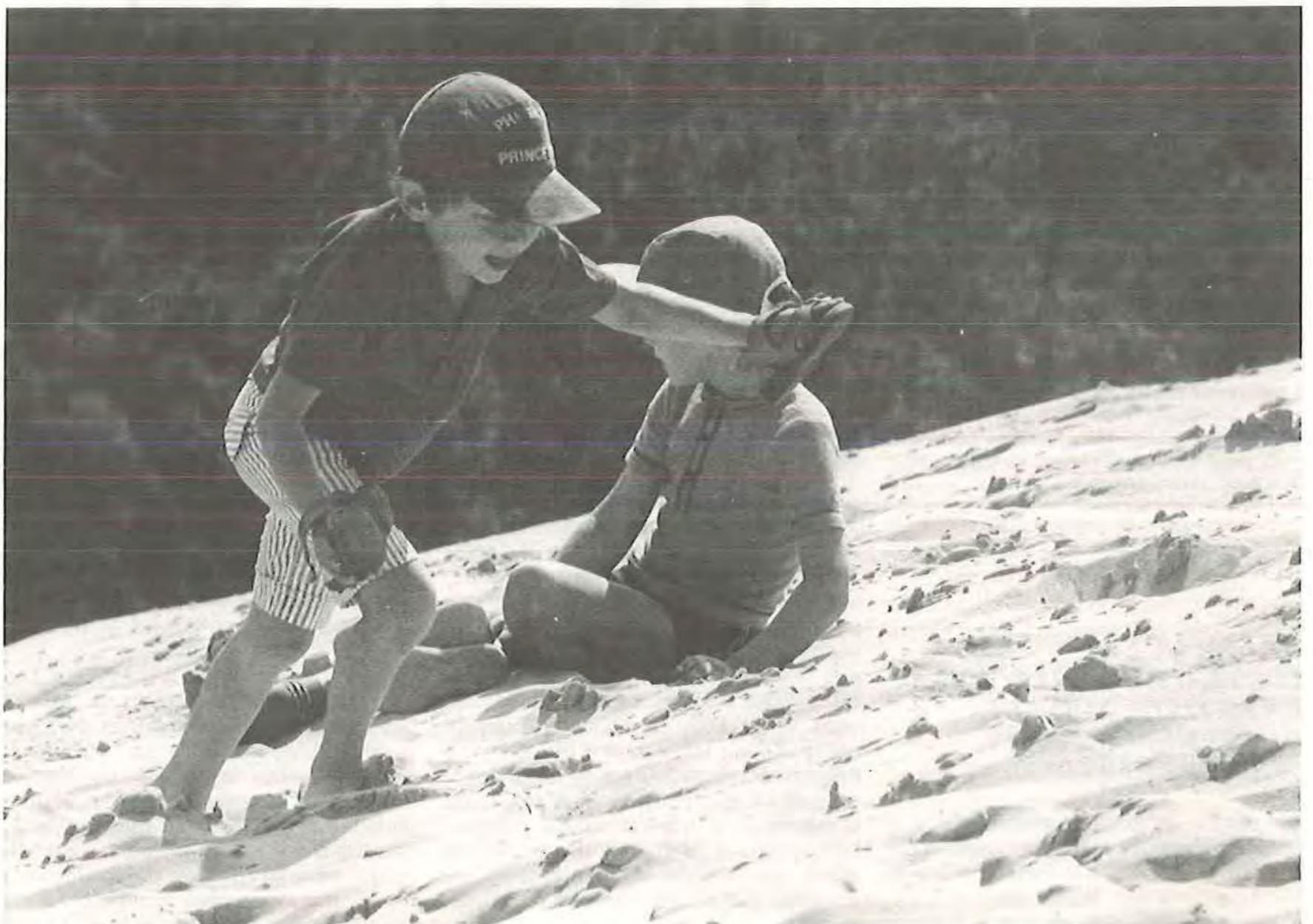
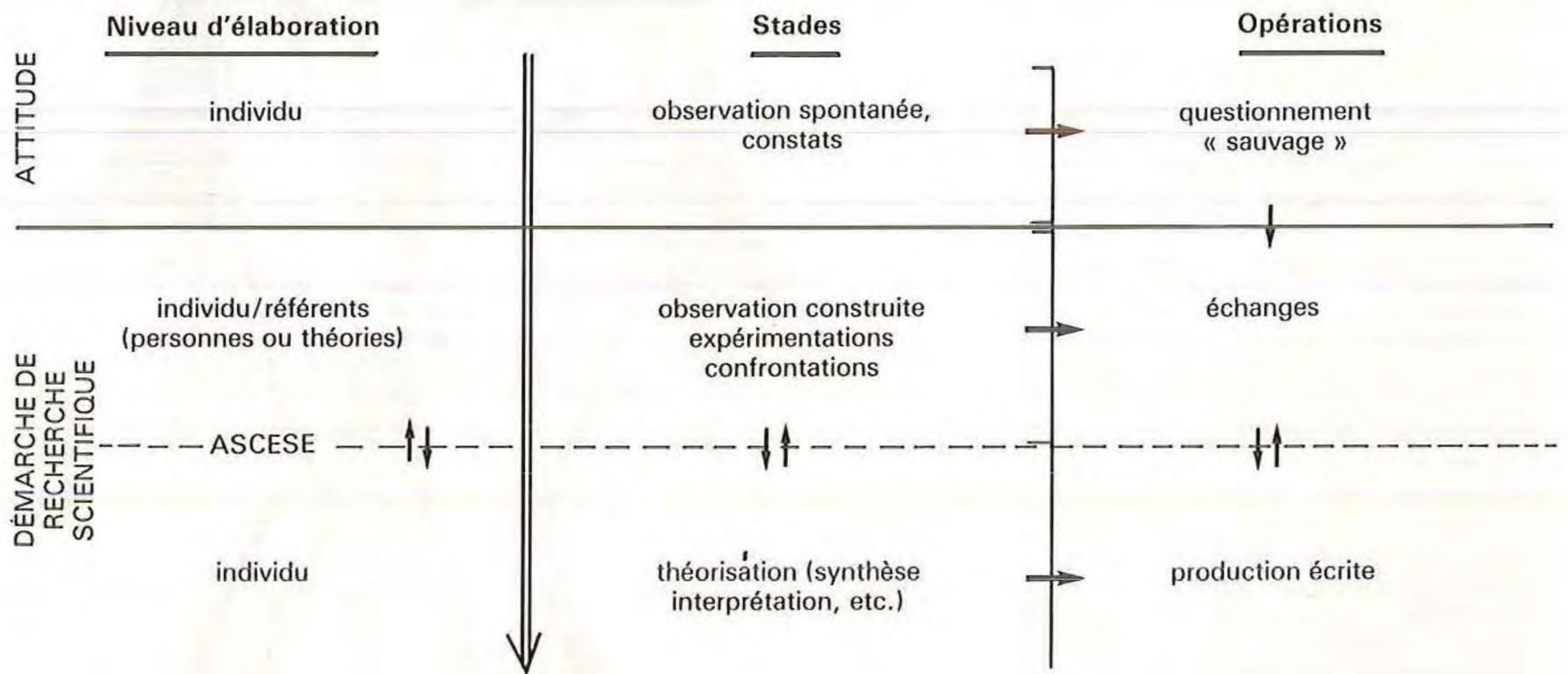
un troisième) et ce noyau, en se structurant et en se développant va, par un mouvement divergent, irradier d'autres domaines de la connaissance (le cartésianisme, le structuralisme à partir de Saussure, Piaget et Lévi-Strauss, la psychanalyse de Freud, le marxisme, le darwinisme, la théorie du système général etc.).

On retrouve un mouvement un peu similaire dans l'appropriation de son style propre par l'artiste : quelques structures particulières de phrases, quelques images originales, disséminées dans les premières œuvres d'un écrivain (voir Flaubert, Proust ou Céline par exemple)

vont peu à peu se condenser, se structurer dans une sorte de « concaténation » qui sera le style personnel de l'artiste traduisant sa vision intime (et unique) du monde... même chose chez un peintre (voir Van Gogh, Cézanne, Picasso) : quelques assemblages de couleurs, de formes ou de lignes repérables dans les premiers essais, vont peu à peu faire « système », se synthétiser dans le style propre du peintre, qui par nature doit évoluer. Lorsque l'évolution est stoppée, on aboutit au procédé, l'artiste se copiant lui-même et se sclérosant (cf. Buffet, Brayer, Toffoli et bien d'autres...)

Si tout chercheur n'est pas un Galilée qui s'ignore, il ne devrait pas viser moins que cela : « Je serai Chateaubriand ou rien ! » affirmait le jeune Victor Hugo, à qui cela a réussi.

La juxtaposition de la démarche du chercheur et de l'artiste n'est pas hasard ou digression car les démarches sont identiques en profondeur. Ce n'est pas non plus un hasard si les grands scientifiques ont souvent été artistes... Pour en revenir à la recherche proprement dite, je proposerais le schéma d'approche suivant :





nay, Morin et tous les autres travaillent avec de nombreux collaborateurs, mais ils sont seuls devant leur copie... Qui-conque n'est pas passé par la phase d'écriture, où l'on ne se contente plus de décrire ou de constater des phénomènes, mais où l'on tente de les expliciter, ne peut avoir qu'une vague idée de ce type d'angoisse propre au chercheur. Angoisse qui doit être proche de celle de la maman qui se demande si elle va accoucher, ou mourir avec son bébé dans le ventre...

Après ces comparaisons-chocs, signalons, à la suite de De Conchy, qu'un sujet d'intérêt, même passionnant, n'est pas nécessairement un sujet de recherche... (inversement un sujet peu attrayant au premier abord, peut se révéler passionnant à creuser)... Qu'un chercheur doit accepter de perdre momentanément de vue « son » sujet de recherche (le détour théorique) pour mieux le retrouver ensuite... Qu'un « fait » n'existe pas en lui-même car il n'existe que des faits construits... Qu'enfin

un concept peut être éclairant dans un domaine et s'avérer inopérant ou peu explicatif transféré dans un autre domaine (cf. la notion de « désir » transposée de la psychanalyse à la pédagogie et qui s'avère un peu stérile...).

#### IV - FARANDOLE : EN GUISE DE NON-CONCLUSION...

Le lecteur n'aura pas manqué de noter que cet article mêle les réflexions argumentées et les opinions pures... A lui d'en juger ! Je lui laisserai également le choix de la conclusion. Je propose comme final cette réflexion d'Alain : « Douter de ce qui est certain, et non de ce qui est douteux... »

Remerciements à... Georges Bizet (1838-1875).

Rémy BOBICHON

La recherche est donc d'abord et avant tout une ATTITUDE, attitude individuelle d'écoute, de sensibilité, de perméabilité aux faits se produisant dans une situation donnée. Cette attitude devrait être au minimum celle de tout militant se réclamant de l'École moderne. On ne peut se contenter d'appliquer un catéchisme, même selon saint Célestin...

La recherche est ensuite une DÉMARCHE (au sens le plus large du terme), cette démarche peut atteindre différents niveaux de scientificité, elle fait intervenir nécessairement des RÉFÉRENTS EXTÉRIEURS au chercheur (théories, personnes-ressources, observateurs, etc.), et implique des échanges. (Phase du « détour » théorique).

Enfin, et c'est le moment le plus difficile, le plus angoissant, le plus douloureux parce que le plus incertain quant à l'issue, la recherche est une ASCÈSE. Le chercheur, même s'il fait partie d'un collectif ou d'une équipe, doit à un moment faire un retour sur lui-même, oublier provisoirement la masse de références et de données collectées, pour tenter d'en faire la synthèse. Je crois qu'on ne peut faire l'économie de cette phase de production écrite en solitaire. Laborit, De Ros-

